

La plus secrète mémoire des hommes

Du 4 au 8 février

Durée 1h40, Salle Christian Bourgois

Texte

Mohamed Mbougar Sarr

Adaptation, mise en scène

Aristide Tarnagda

Avec

Odile Sankara, Aristide Tarnagda

Dramaturgie

Auréli De Plaen

Musique

Antoine Berthiaume

Lumière

Daniel Zoungrana

Production Théâtre Acclamations

Coproduction Festival TransAmériques, Association Récréâtrales

Depuis sa création, le spectacle a été joué au festival les Récréâtrales à Ouagadougou, au DCAF en Égypte, au festival Les Tréteaux du Maroni en Guyane, à Tropiques Atrium en Martinique et au Festival Afrique en création à Prague

Avec le soutien de l'Onda – Office national de diffusion artistique

Le roman de Mohamed Mbougar Sarr, *La plus secrète mémoire des hommes*, est publié aux éditions Philippe Rey et Jimsaan.



OFFICE
NATIONAL
DE DIFFUSION
ARTISTIQUE

**MC
93**
maison de la culture
de Seine-Saint-Denis
Bobigny

Un auteur sénégalais découvre à Paris un livre mythique paru en 1938, *Le Labyrinthe de l'inhumain*, perdu ensuite dans un couloir du temps. Il part alors à la recherche de son auteur énigmatique, T.C. Elimane, qualifié en son temps de « Rimbaud nègre ». Le mystère qui entoure cette disparition devient une interrogation incisive sur l'obligation de creuser la mémoire du rapport de domination, en particulier intellectuelle, imposé par le colonisateur aux colonisés, pour s'en libérer et se reconstruire.

Avec ce roman, prix Goncourt 2021, Mohamed Mbougar Sarr nous emmène dans les méandres d'une réflexion fascinante sur l'impérieuse nécessité de la littérature. Deux talentueux artistes burkinabè s'en emparent et font entendre la richesse et la force d'une écriture brûlante, protéiforme, percutante, dérangeante, pleine d'humour et d'autodérision.

Spectacle présenté avec MansA – Maison des Mondes Africains

MansA
Maison des Mondes Africains

La MC93 – Maison de la Culture de Seine-Saint-Denis est subventionnée par le Conseil Départemental de la Seine-Saint-Denis, la Direction régionale des affaires culturelles d'Île-de-France – ministère de la Culture, et la Ville de Bobigny.

seine-saint-denis
LE DÉPARTEMENT

MINISTÈRE
DE LA CULTURE
Liberté
Égalité
Fraternité

Bobigny
GRAND PARIS

Partenaires médias

un événement
Télérama

MOUVEMENT

arte



Le Parisien

Les Inrockuptibles

france
culture



MC93.COM 01 41 60 72 72

2025 - 2026

La plus secrète mémoire des hommes

Aristide Tarnagda

d'après Mohamed Mbougar Sarr

Théâtre — création 2022

Entretien

Pourquoi vous êtes-vous intéressé à ce roman de Mohamed Mbougar Sarr ?

Aristide Tarnagda : J'ai découvert l'écriture de cet écrivain en lisant son premier roman, *Terre ceinte*, publié en 2015. Comme souvent, la séduction qu'une œuvre littéraire exerce sur le lecteur tient en partie aux questionnements qui le traversent quand il découvre une œuvre qui tout d'un coup semble répondre à ses problématiques du moment. Ce fut mon cas avec cette première œuvre que j'ai lue au moment où mon pays, le Burkina Faso, était confronté à une grande violence politique. Je cherchais des textes pour m'aider à comprendre la situation et surtout pour m'aider à sortir du borbier dans lequel mes compatriotes et moi nous nous enfonçons. Avec *Terre ceinte*, je découvrais une langue nouvelle et comme une sorte de Graal qui me permettait de voir une lueur d'espoir dans ce moment désespérant. Cela me confortait dans l'idée qu'il faut s'armer aussi de mots pour lutter, des mots dont il faut réhabiliter la force pour partager une possibilité de vivre ensemble.

Mais vous êtes aussi auteur dramatique ?

Certes, mais à ce moment-là je n'arrivais pas à écrire mes propres mots. Sans doute parce que j'étais trop près d'une réalité dont je n'arrivais pas à m'extraire, sans possibilité de recul suffisant. Le regard d'un autre sur ma situation m'a paru indispensable pour que je puisse, à travers ses mots à lui, parler à mes concitoyens. Cet autre était à l'évidence l'écrivain sénégalais Mohamed Mbougar Sarr.

Comment analysez-vous cette écriture qui vous a enthousiasmé au point d'adapter au théâtre *Terre ceinte* et *La plus secrète mémoire des hommes* ?

Je compare cette écriture à un volcan dont la lave surgissante vous brûle et vous traverse avant de devenir une brusque caresse souriante qui vous attendrit et vous émerveille. On est sans cesse face à une écriture incisive qui vous bouscule profondément avant de vous apporter douceur et tendresse. Sa qualité essentielle, c'est aussi de traverser plusieurs formes littéraires, ce qui bouscule le lecteur à chaque changement de forme. On passe de dialogues très finement ciselés, qui bien sûr font penser à l'écriture

dramatique traditionnelle, à des monologues puissants, sortes d'épanchements très intimes, avant de prendre la forme du roman épistolaire... Cette écriture sinueuse permet de mieux comprendre la complexité des personnages, entre profond humanisme et monstrosité assumée.

« Je voulais faire entendre le chemin labyrinthique qu'emprunte ce jeune auteur pour arriver à se libérer de son malaise, de ses doutes, pour répondre à ces questions, récurrentes pour tout écrivain : pourquoi et comment écrire ? »

Mais alors, comment « adapter » cette écriture multiple sans la trahir ?

Adapter c'est de toute façon toujours un peu trahir ou du moins modifier. Pour éviter une trop grande trahison, j'ai gardé un fil directeur : l'enquête que mène un jeune auteur africain à la recherche d'un autre auteur africain de la génération précédente qui a connu un sort peu enviable. Je voulais faire entendre le chemin labyrinthique qu'emprunte ce jeune auteur pour arriver à se libérer de son malaise, de ses doutes, pour répondre à ces questions, récurrentes pour tout écrivain : pourquoi et comment écrire ? Avec une question supplémentaire pour un écrivain africain qui est de savoir s'il doit écrire en français, la langue du colonisateur. Bien sûr, on ne peut pas éviter d'autres interrogations : à qui parle-t-on quand on écrit ? À soi-même ? Aux lecteurs ? Écrire, c'est mettre au monde ses propres obsessions, sombres ou lumineuses. Écrire, c'est établir un trait d'union entre le « je » et le « nous », se mettre en scène en se cachant derrière la fiction. Ce sont ces questionnements qui irriguent l'œuvre de Mohamed Mbougar Sarr et donc son enquête.

« Je pense que c'est toujours une blessure de ne pas pouvoir écrire dans sa langue maternelle. Mais en même temps, aujourd'hui, le colonisateur n'est plus là et nous pouvons utiliser sa langue à notre façon, nous pouvons la modifier, l'enrichir. »

Comment avez-vous construit votre lecture jouée ?

Avec Odile Sankara, qui signe avec moi l'adaptation, nous avons centré l'histoire autour de deux narrateurs : le héros principal, le jeune écrivain, et la femme qui traverse aussi le roman, Siga D., car c'est un personnage de femme forte, indépendante, assez extraordinaire, qui rend justice au rôle des femmes qui sont souvent très absentes dans la littérature africaine, et pas seulement dans cette littérature. Mohamed Mbougar Sarr a écrit de superbes personnages de femmes dans toute son œuvre. Nous avons par ailleurs privilégié le suspense de ce qui est aussi un roman policier, tragique et burlesque en même temps.

Ce roman est donc écrit à partir d'une histoire vraie ?

Oui, celle de Yambo Ouologuem, premier écrivain africain à recevoir le prix Renaudot en 1968 pour son premier roman, *Le Devoir de violence*. Accusé de plagiat, son livre sera retiré de la vente par son éditeur, les Éditions du Seuil, en 1972, date à partir de laquelle l'auteur s'enferme dans le silence après son installation au Mali, à tel point qu'il sera déclaré mort dix ans avant son véritable décès, en 2017. C'est lui qui sert de modèle au personnage de T. C. Elimane que le héros du roman, Diegane, jeune auteur sénégalais, veut retrouver. Et c'est à lui que Mohamed Mbougar Sarr dédie son roman qui obtiendra le prix Goncourt en 2021.

Écrire en français pour un écrivain vivant dans l'ancienne Afrique « française », est-ce un problème ?

Je pense que c'est toujours une blessure de ne pas pouvoir écrire dans sa langue maternelle. Mais en même temps, aujourd'hui, le colonisateur n'est plus là et nous pouvons utiliser sa langue à notre façon, nous pouvons la modifier, l'enrichir. Elle est devenue notre langue et c'est un outil pour nous libérer du poids terrible du passé. Il y a un retournement puisque nous pouvons utiliser la langue de l'opresseur pour nommer le chaos qu'il a créé. En même temps, il faut lutter contre l'assignation qui nous est faite d'être des « écrivains africains », ce qui risque d'effacer notre subjectivité et notre originalité. Nous devons refuser d'être à part mais revendiquer le droit à l'universel en pensant que nos histoires concernent tous les êtres humains. Refusons de nous laisser enfermer par le regard qu'on porte sur nous. Comme le dit Mohamed Mbougar Sarr,

on nous demande souvent « d'être africains, mais pas trop ». C'est à nous de nous définir.

Propos recueillis par Jean-François Perrier en juin 2025.

Aristide Tarnagda

Joué d'abord, écrire puis mettre en scène, tel est le parcours de cet artiste installé dans son pays, le Burkina Faso, mais rayonnant hors de ses frontières et de son continent, en particulier en Amérique latine, en Europe et particulièrement en France où il sera auteur invité à la Comédie-Française en 2007 puis au Festival d'Avignon en 2007, 2013 et 2017. La force de son écriture, l'universalité de son propos, souvent ancré autour des migrations et de l'exil, font de lui un des auteurs dramatiques africains le plus joué hors de son pays à l'égal de son mentor, l'écrivain franco-ivoirien Koffi Kwahulé. Membre fondateur de la compagnie *Théâtre Acclamations* à Ouagadougou, il dirige depuis 2016 *Les Récréâtrales*, le plus grand festival africain de théâtre. En 2020, il est l'un des trois organisateurs du Quartier Général Ouagadougou/Le Caire/Bobigny organisé à la MC93 dans le cadre de la saison Africa2020.

Odile Sankara

Burkinabé de naissance, comédienne, metteuse en scène et productrice de cinéma, Odile Sankara a partagé sa vie professionnelle entre le Burkina et la France, où elle fut obligée de s'exiler temporairement après l'assassinat en 1987 de son frère le remarquable président Thomas Sankara. Elle travaille alors avec Jean Lambert-wild, Jean-Louis Martinelli, Moïse Touré sans jamais abandonner son pays natal où elle crée en 1997 « L'Association Talents de Femmes au Burkina » avant de devenir présidente des *Récréâtrales*, la plus importante manifestation théâtrale de l'Afrique de l'Ouest. Engagée dans une pratique artistique inscrite dans les réalités de son pays elle parcourt le continent africain et l'Europe pour défendre un théâtre ouvert au plus grand nombre en se mettant au service des grands poètes de la scène, d'hier ou d'aujourd'hui. À la MC93, Odile Sankara a présenté en 2023 *Et que mon règne arrive* d'après le texte de Léonora Miano.